

Tangence



Robert Dion (dir.), *Cahiers d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*, Nuit blanche éditeur, coll. «Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise», no 20, 1997

Jacqueline Chénard

Numéro 56, décembre 1997

Postures scripturaires dans la littérature franco-ontarienne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025963ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025963ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chénard, J. (1997). Compte rendu de [Robert Dion (dir.), *Cahiers d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*, Nuit blanche éditeur, coll. «Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise», no 20, 1997]. *Tangence*, (56), 113–118. <https://doi.org/10.7202/025963ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

d é l i r e

Robert Dion (dir.), *Cahiers d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*, Nuit blanche éditeur, coll. « Les cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise », n° 20, 1997

Cahiers d'Agonie rassemble onze textes, dont cinq précédemment parus et six inédits, portant sur *Agonie* de Jacques Brault, ce court récit (77 pages) couronné par le Prix du Gouverneur général et parvenu au statut de classique par le bon accueil que lui a réservé le public lecteur, mais aussi, nous dit-on, par les nombreuses « réponses » critiques qu'il a suscitées. Robert Dion entendait donner à lire les « commentaires de qualité » déjà publiés sur l'œuvre, sans toutefois être exhaustif — il a fallu, par exemple, écarter « l'article capital de Claude Lévesque (1994), trop long pour être publié en entier »; il voulait également proposer des contributions inédites, pour multiplier les points de vue et vérifier si l'œuvre de Brault rejoignait toujours les préoccupations des chercheurs. L'ouvrage se veut en outre « un instrument pédagogique susceptible de faire apparaître la diversité des démarches théoriques et des méthodes applicables à un même texte littéraire »¹. Le choix d'*Agonie* comme objet de ce type d'ouvrage me paraît tout à fait judicieux, puisque le livre de Brault met lui-même en récit une analyse de texte, et pose la question de la pertinence d'une interprétation.

¹ Quatrième de couverture. Toutes les citations sont tirées de Robert Dion (dir.), *Cahiers d'Agonie. Essais sur un récit de Jacques Brault*, Nuit blanche éditeur, 1997.

Cahiers d'Agonie propose en ouverture une étude assez générale et synthétique d'André Brochu. Le critique commence son analyse en passant rapidement en revue l'œuvre narrative de Brault pour montrer comment prose, poésie et dialogue y sont intimement liés. Il tentera ensuite de démontrer comment « tout le récit devient une expansion narrative d'un poème de Giuseppe Ungaretti cité en exergue, et dont chaque vers sert de titre aux chapitres du livre » (p. 15), en étudiant la structure textuelle « fort complexe » d'*Agonie*. La présence d'un autre texte, le journal du professeur, et la charge symbolique des vers du poème, « qui les rend aptes à illustrer divers événements de la vie du personnage principal » (p. 16), complexifient la tâche de l'analyste. Fait remarquable, c'est le professeur, et non l'étudiant narrateur, qui est selon Brochu le personnage principal d'*Agonie*. Des hypothèses de sens émises par Brochu — je laisse le lecteur s'enquérir des autres par lui-même — la plus éclairante me semble tenir en quelques mots de sa conclusion, selon laquelle le sens d'*Agonie* serait contenu dans sa forme même :

Et même les destins de l'homme, de l'individu, d'un peuple, si navrants soient-ils, deviennent matière à cette réflexion transfigurante qu'est la prose du poète, la prose ébranlée de poésie, ouverte à une angoisse d'être, soudain devenue merveilleuse (p. 25).

Brochu lisait *Agonie* dans la perspective large de l'œuvre narrative de Brault, Anne Marie Clément cernant un aspect très précis du texte, en analysant les imbrications du temps du récit de la nuit d'agonie du professeur, du temps des récits du carnet, et du temps du poème. Elle montre comment ces temps s'influencent les uns les autres. Dans sa deuxième partie, elle étudie en détail les voix narratives du point de vue de l'énonciation, mettant au jour « l'énonciation "bipolaire" du personnage-narrateur et le jeu d'interrelation des voix et des points de vue de l'ex-étudiant et du professeur devenu clochard » (p. 33), décrivant les attitudes de locution attachées à l'usage des temps verbaux. Cette partie de l'analyse est émaillée de citations qui illustrent le propos, qui montrent une constante proximité avec le texte objet. Les éléments de théorie de la narratologie qui charpentent l'analyse sont intégrées au discours sur le texte d'*Agonie* sans ruptures et sans heurts.

Lucie Bourassa entend continuer l'analyse narratologique de Clément, en se basant sur « la proposition de Ricœur selon laquelle le récit serait la manière par excellence pour l'homme de

comprendre et de vivre son temps» (p. 43), elle veut montrer que la question d'*Agonie*

est quête de temps et de sens du temps, mais que la réponse (mise en récit redoublée), loin de dissoudre toutes les perplexités, en entraîne de nouvelles, puisque certaines figures du temps thématiques dans ce texte semblent excéder le narrable.

Elle tente donc de voir «comment s'intègre à la narration ce "non-narrable" de la temporalité» en étudiant «différents plans de manifestation langagière du temps — temps thématisé (dans la sémantique et dans la diégèse), temps des verbes, temporalisation rythmique» (p. 43).

Le lecteur ressentira peut-être une certaine pesanteur à la lecture de tout un savoir théorique et philosophique posé avant l'analyse proprement dite, à moins que, philosophe lui-même, il se réjouisse de se voir communiquer, dans un même article, les points de vue de Heidegger et de Levinas sur le comprendre, de Kierkegaard, Jankélévitch, Heidegger et Levinas sur l'angoisse, de connaître les recherches sur la temporalisation de Ricoeur, de Jacques Garetti, de Dominique Combe et de Gustave Guillaume, les travaux de quelques autres «linguistes et grammairiens», qui ont nourri la réflexion; ce détour ne devrait pas décourager le lecteur de se rendre au cœur de l'analyse, qui s'avère fort convaincante.

Le texte objet, *Agonie*, sert ici de mise à l'épreuve d'un savoir et d'une théorie. L'article de Joseph Melançon fonctionne de même: il livre au lecteur les résultats d'une longue et fructueuse recherche sur l'axiologie, qui est le véritable sujet de l'article. D'autres champs de recherche collent de plus près au texte de Brault: Walter Moser, par exemple, donne à voir comment dans *Agonie* l'acte interprétatif «constitue la principale modalité d'action» et «[...] y est inscrit de façon particulièrement complexe»; cette analyse soulève des questions comme la liberté de l'interprète et la résistance de l'œuvre à l'interprétation; Moser souligne l'importance des interprétations antérieures, il en parle comme de la «queue de la comète» de l'œuvre littéraire, le texte constituant le noyau. Le fait que l'article d'André Brochu, qui ouvre les *Cahiers d'Agonie*, soit cité par trois autres commentateurs de Brault est à cet égard significatif. Deux des auteurs citent également l'article d'Anne-Marie Clément, et deux autres citent Robert Dion. Les auteurs des critiques inédites ont tenu compte du discours antérieur sur *Agonie*, qui a nourri leur réflexion.

L'article de Barbara Havercroft et de Marie-Josée Roy étudie «les effets énonciatifs complexes, inhérents à l'écriture autobiographiques, qui parsèment le texte» (p. 168), montre comment «le narrateur fictif d'*Agonie* fait [...] le récit de sa propre vie à travers la reconstitution de l'histoire de l'autre» (p. 169); les auteures étudient les passages «qui témoignent de la subjectivité du narrateur», comme certains passages en italique, présentés comme des extraits du journal, qui «proviennent d'une source énonciative ambiguë» (p. 172). Cet article intéressera certes quiconque étudie les formes de l'autobiographie (ici on parle bien sûr d'autobiographie fictive, et dans le cas particulier d'*Agonie*, d'une «auto/biographie oblique»), mais il constitue surtout une passionnante étude d'une structure énonciative très complexe: l'imbrication des voix du professeur et de l'étudiant, mais aussi des textes — le poème, le journal et le récit — dans *Agonie*.

«Dans la veine de l'interrogation philosophique», pour reprendre les mots de l'introduction Robert Dion, Jacques Paquin lit *Agonie* comme une mise à l'épreuve du langage et du savoir, et montre comment dans le récit de Brault l'histoire d'une vie se mue progressivement en glose du poème d'origine, remplaçant progressivement le langage dans cette fonction. Paquin explore les liens intertextuels avec *Vita d'un uomo*, recueil d'où est issu le poème d'Ungaretti qui donne sa structure à *Agonie*.

Robert Dion, quant à lui, explore les liens intertextuels entre le cycle de «La vie agonique» de Gaston Miron et *Agonie*. Il commence par montrer comment Brault et Miron se rapprochent par une commune définition de l'agonie, c'est-à-dire angoisse, «sens tremblé» ou dépossession du sens — sens à saisir par le commentaire: chez Brault, dans le roman qui s'assimile à une exégèse, chez Miron dans une poésie qui prend des allures didactiques —, hantise de l'échec, dépaysement. De chacun de ces aspects de l'agonie, Dion donne des illustrations dans l'œuvre de Miron et dans *Agonie*. C'est toujours en donnant des exemples précis tirés des textes qu'il entreprend de montrer comment le récit de Brault est une réécriture d'un poème de Miron, *Héritage de la tristesse*.

Certains modes de lecture permettent «d'élargir le champ d'analyse d'une œuvre donnée», et c'est dans cette intention que Lucie Joubert a lu *Agonie* «sous l'angle du féminin, incorporant à la fois l'étude des images féminines et des idées sur le féminin,

de même que la résistance de la lectrice à ces images et à ces idées» (p. 154). La critique ne se laisse pas démonter par le fait que le roman «ne soit pas très marqué en ce sens» (p. 154), expliquant que le défi en est d'autant plus intéressant. Elle réussit à identifier les figures traditionnelles de la femme, vierge, putain et mère, dans le roman de Brault, à dénoncer comme métaphores typiquement féminines les oiseaux du poème (l'alouette altérée, la caille, et autres bestioles effarouchées); on apprendra que le professeur vit une situation «typiquement féminine (la parole bafouée)» puisque l'étudiant s'approprie son carnet et le récit de sa vie; pour en rajouter, je dirais que la lectrice aurait dû se méfier davantage de l'étudiant narrateur à la «voix patriarcale»: s'il parle d'une «étudiante futée», personnage réel que la lectrice oppose aux personnages féminins métaphorisés, c'est peut-être sur le mode ironique.

Je garde pour la fin le beau cas de Pierre Ouellet et vous parle tout de suite du «témoignage» de Jaap Lintvelt, qui clôt l'ouvrage: «Brault et Camus: Quelques réflexions au moment de la parution néerlandaise d'*Agonie*». Ce texte fait état de la réception favorable de la presse néerlandaise à la traduction d'*Agonie*, puis établit un parallèle entre l'étudiant du récit de Brault et le Meursault de *L'étranger* de Camus. Lintvelt attribue à l'œuvre de Brault une universalité qui tient à sa «pensée existentialiste».

Il faut lire le texte de Pierre Ouellet, «L'entrée en *Agonie*», juste après relecture d'*Agonie* de Brault, pour en apprécier la saveur, pour que «tout entre en résonance, soudain» (p. 186), les voix de «Brault lui-même qui fait le récit de l'irréritable», qui «redit» le poème d'Ungaretti, du «double héros» d'*Agonie*, de la caille du poème, et de Ouellet, qui se décrit lui-même à la limite du sommeil et de l'éveil en train de se demander que faire de Brault dans sa vie aujourd'hui. Ce texte où Ouellet a l'air de ne toujours parler que de lui-même colle de très près au récit de Brault, phagocyte ses matériaux mêmes, les phrases d'*Agonie*, les angoisses de ses personnages. Ouellet «entre» littéralement en *Agonie*, comme son titre l'annonce. La pratique de Ouellet semble s'accorder avec l'idée exprimée par Georges Steiner dans *Réelles présences. Les arts du sens*: Steiner dit, *grosso modo*, que les lectures, les interprétations d'œuvres littéraires les plus pénétrantes émanent d'autres écrivains qui comprennent l'œuvre de l'intérieur et, d'une certaine façon, la transmutent. Le seul moment où le texte de Ouellet m'a causé un certain agacement,

c'est quand — par excès de coquetterie, par manque de confiance dans un lecteur qui ne l'aurait pas devinée? — il explique un peu lourdement sa poétique :

Tout lecteur est l'exécuteur testamentaire de l'auteur : il en reçoit, par procuration, à chaque livre lu, vécu, qui l'autorise à agir pour lui — l'enjoint à une imitation. La mimesis d'*Agonie*, ses effets de miroir, de piège aux alouettes, d'attrape-caille, qui crèvent les yeux aux chardonnerets, ne résident pas dans l'habileté des mots à nommer les choses, mais dans celle, plus grande, de son lecteur à imiter l'auteur [...] (p. 194).

Sans doute, *Cahiers d'Agonie* constitue un outil pédagogique extrêmement utile. Il livre un savoir diversifié, en plus de montrer la richesse d'une œuvre québécoise mondialement reconnue. Un professeur de littérature tirerait un grand profit de cet ouvrage en le soumettant à l'analyse de ses étudiants. En leur demandant d'y relever, par exemple, l'importance des voix du critique, du texte objet, de la théorie; du discours critique antérieur, en examinant comment ces lectures s'enrichissent l'une l'autre. En discutant avec eux de la rentabilité — qu'on me pardonne ce terme prosaïque — et des limites, il faut bien le dire, de certaines grilles de lecture. L'ouvrage permet également de réfléchir à des questions herméneutiques passionnantes : finit-on jamais la lecture d'une œuvre? Que reste-t-il à voir et à comprendre dans *Agonie* après lecture de tous ces commentaires éclairants? Je suggère quelques pistes : explorer la rhétorique de Brault, qui manie le chiasme et l'oxymore et bien d'autres figures avec un plaisir non dissimulé, qui finit toujours par annuler dans le gris toute tentative de séparer le noir du blanc. Relever «l'isotopie sémantique» de la lumière : au bout de quelques pages, elle saute aux yeux. Surtout, relire *Agonie* comme un poème.

Jacqueline Chénard